

CONFÉRENCE DE M. RODRIGUE BÉLANGER
9 juin 2007

CROIRE AIMER ET ESPÉRER
DANS L'ÉPREUVE

Notre vie chrétienne naît, se développe et rayonne à partir de trois mots qui pourraient s'inscrire sur un timbre-poste : *Jésus est ressuscité*. Voilà le premier Credo chrétien que les apôtres et les disciples ont proclamé à leurs risques et périls par toute la Palestine après l'événement de la résurrection. Ensuite, saint Paul a pris le relais avec le même message à travers l'Asie mineure, la Grèce et jusqu'à Rome, la capitale de l'Empire. Tel est le joyau de notre héritage que de grands témoins, martyrs, chefs d'Églises, théologiens, mystiques et une riche cohorte de saints et de saintes ont fait briller tout au long de la Tradition jusqu'à nous.

Ce Credo en forme de Bonne Nouvelle engage notre expérience chrétienne dans un bref programme qui s'exprime aussi en trois mots : *crois, aime, espère*. *Crois*, c'est-à-dire attache ta vie à la Bonne Nouvelle de la résurrection, prie avec conviction, approfondie ta foi, fais-la rayonner en la proclamant dans la communauté. *Aime*, c'est-à-dire réserve le même accueil à Dieu et à ton prochain, partage avec ce même prochain tes biens, tes joies et tes peines, pardonne-lui avec un cœur sincère, deviens vraiment son frère ou sa sœur. *Espère*, ce qui signifie regarde en avant, construit ton avenir dans la foi et la charité, fais le pari d'une vie plus forte que la mort, découvre Jésus ressuscité jusque dans l'épreuve de la mort des autres et de ta propre mort.

Ce n'est pas le lieu pour développer plus longuement le lien essentiel et vital qui pose les trois vertus théologiques dans une interdépendance très étroite et qui en garantit la vigueur. Crois pour aimer, crois et aime pour espérer, espère pour témoigner de ta foi et de ta charité. Il n'y a guère d'autres régimes pour mener une vie chrétienne équilibrée et armée contre les épreuves courantes de la vie et l'épreuve définitive de la mort.

Ce bref préambule nous amène ainsi à notre sujet que je développerai en trois points :

- 1) *Le mouvement de l'espérance dans l'évangile et la conversion de l'espérance proposée par Jésus.*
- 2) *L'espérance à l'épreuve de la mort-résurrection.*
- 3) *L'espérance au-delà de la mort et du deuil dans nos vies.*

1. Le mouvement de l'espérance dans l'évangile et la conversion de l'espérance proposée par Jésus

J'annonce déjà que ce premier point sera davantage développé que les deux autres pour nous assurer de bien établir le fondement et les modèles de l'espérance dans notre expérience chrétienne.

On ne peut guère parler de l'espérance dans l'évangile sans nous tourner très brièvement vers l'Ancien Testament qui en porte le germe, les racines et même la souche. À la foi qui naît et se développe dans la conscience des initiatives divines de l'Élection et de l'Alliance correspond l'espérance qui nourrit son élan dans la Promesse. Promesse du salut et du Règne de Yahvé qui finit par se concrétiser et se personnaliser dans l'attente d'un Sauveur. Pour résumer à l'extrême, soulignons que ce Sauveur a revêtu successivement et parfois concurremment trois visages selon les contextes et les

épreuves qu'a dû affronter le peuple élu. Après la conquête et au temps du royaume devenu incertain, on attend un Messie-Roi, nouveau David guerrier et conquérant qui viendra redonner stabilité, paix, prospérité et prestige assuré au royaume incontesté et définitif promis par Yahvé. Au temps du déclin et surtout de l'Exil, naît l'attente d'un Messie-Pauvre, dépouillé qui, à l'image de certains grands prophètes, tournera la confiance du peuple vers le renouveau intérieur de l'Alliance et la fidélité à une loi mieux acceptée parce que plus spirituelle. Enfin, aux jours les plus sombres de l'histoire d'Israël, le prophète Daniel fait renaître l'espérance dans l'attente d'un Messie-Fils de l'homme qui viendra directement du ciel anéantir les dominateurs impies et donner le triomphe définitif au peuple élu. Retenons de ce long parcours présenté en survol que l'espérance se façonne et se trempe toujours en fonction du genre et de la difficulté de l'épreuve qui se présente. C'est donc dire que l'espérance n'est pas un vague sentiment de résignation à l'eau de rose mais une conversion de l'épreuve en une reprise en main vigoureuse et confiance de l'avenir.

Je ne me priverai pas d'ouvrir ici une courte parenthèse : il y a dans l'Ancien Testament un modèle lumineux de l'espérance proposée dans l'expérience de Job. Voilà l'homme des plus cruelles épreuves et des deuils accumulés qui se retrouve devant deux choix : ou bien la révolte liquidée dans le suicide ou bien la colère apaisée sur le long chemin de la foi et de l'espérance pour renouer finalement le dialogue avec Dieu lui-même et retrouver la consolation dans une vie reconstruite. Venus pour l'aider, ses trois amis ne font qu'approuver sa déprime et l'embrouiller davantage. Déclarant sa fureur et sa révolte, Job finit par leur dire : « *Je veux faire à Dieu des remontrances; vous, vous n'êtes que des charlatans, des médecins de fantaisie!* » (Jb 13,3-4).

On voit bien que ce ne sont pas les solutions proposées par ses amis qui parviendront à reconforter Job. Ce n'est qu'à partir du chapitre 38, au moment où Dieu se manifeste, que Job comprendra que la fortune et la jouissance des biens terrestres ne sont pas à elles seules des gages de la bénédiction divine. Il conviendra que son dépouillement et une démarche d'humilité auraient pu être une meilleure voie pour se mettre à l'écoute de Dieu et pour le garder malgré ses épreuves dans la foi et l'espérance.

Venons-en maintenant au mouvement proprement dit de l'espérance dans l'évangile. Ce mouvement est porté par l'idée centrale, le projet toujours présent du Royaume de Dieu. La vie même du prophète Jean-Baptiste, son message, sa mort aux mains d'Hérode proclament la venue prochaine du Royaume. Tout commence donc par une voix qui crie dans le désert et qui annonce au peuple élu que l'espérance va renaître, qu'elle va trouver une relance, qu'elle va être rajeunie. Et Jean-Baptiste déclare à qui veut l'entendre que la condition première pour que l'espérance renaisse, pour que le Royaume de Dieu trouve sa place parmi les humains, c'est la conversion dans l'exercice de la pénitence.

Malheureusement, en entendant cette annonce prochaine du Royaume de Dieu, les dirigeants d'Israël et une large majorité du peuple retrouvait instinctivement le fil de leur vieux rêve humain et politique : ils voyaient arriver un Messie grand général d'armée, militaire avisé, roi respecté qui chasserait les dominateurs romains dans des victoires éclatantes et qui rendrait au peuple élu le prestige et la gloire qu'il avait savouré aux temps anciens de David et de Salomon. Autrement dit, l'idée du Royaume de Dieu les faisait rêver humainement, politiquement, mais très peu spirituellement.

C'est donc dans ce décor d'ambitions humaines déçues et de rêves politiques écorchés depuis sept siècles qu'arrive Jésus de Nazareth pour entreprendre une véritable mais douloureuse conversion de l'espérance de son peuple. D'aucune façon, il ne se fait connaître comme un chef politique et encore moins comme un guerrier qui pourrait combattre la domination romaine. Au contraire, il est connu avant

tout comme un modeste charpentier de Nazareth, comme le fils de Marie et de Joseph, pour s'imposer ensuite progressivement comme un maître et un prophète.

C'est ainsi qu'il commence à circuler avec quelques disciples dans les bourgs et les villages de Galilée et qu'il annonce que le Royaume de Dieu est arrivé. On comprendra que son message ne manque pas de créer des remous et même de provoquer le scandale : il affirme en effet que ce Royaume va s'ouvrir aux petits plutôt qu'aux grands de ce monde, aux pauvres plutôt qu'aux riches, aux pécheurs plutôt qu'aux gens de bonne réputation, aux prostituées plutôt qu'à leurs clients, aux malades plutôt qu'aux biens portants, aux ignorants plutôt qu'aux scribes et aux docteurs de la Loi. Et il proclame encore que dans ce Royaume qu'il vient ouvrir, Dieu est un Père aimant qui souffre non pas de la frustration des hommes politiques, non pas des scrupules des hommes de Loi mais un Père qui souffre de la souffrance des malades, de la misère morale des riches et de la détresse des pauvres et des petits.

Retenons principalement à même l'Évangile deux épisodes qui nous font voir qu'en renversant ainsi les idées sur Dieu et sur son Royaume, Jésus a fait naître et a cultivé une espérance radicalement nouvelle. Dans le récit des tentations, Jésus a commencé par écarter les mirages humains de l'espérance ou, si l'on veut, les faux noms de l'espérance. Il ne s'agit pas ici de tentations morales que Jésus a connues, comme le mot pourrait le laisser entendre, mais des choix, des risques qu'il a dû prendre pour fonder sa mission et qui le conduiront à l'option définitive du Jardin de Gethsémani. Il a refusé d'appuyer son espérance sur la *possession* (tentation des pierres changées en pains), sur la *séduction* (tentation de la facilité et de la magie), sur la *domination* (tentation de suprématie sur tous les royaumes de la terre). En d'autres mots, il a pris ses distances par rapport aux trois instincts les plus pernicioseux à l'homme ou encore aux trois formes reconnues de la réussite humaine : *l'avoir*, le *savoir-faire* et le *pouvoir*. Il s'en est remis plutôt aux forces intérieures de l'être humain et, comme à Gethsémani, au bon vouloir de son Père pour assurer l'avènement du Royaume spirituel.

Cette conversion de l'espérance est tout aussi bien illustrée dans le discours des béatitudes. Dans l'Ancien Testament, étaient considérés comme heureux, bénis de Dieu, ceux qui possédaient, ceux qui étaient en vue, ceux qui dominaient. Voilà que Jésus dit maintenant : Bienheureux les pauvres, les petits, les malades, ceux qui n'ont ni plaisir ni avenir ici-bas, montrant par là que c'est dans l'être humain lui-même que doit naître l'espérance et non pas dans la course aux mirages ou dans le culte des idoles que l'on couvre d'or et de gloire. Cette espérance nouvelle, donc, elle a de nouveaux chemins et de nouveaux destinataires : les méconnus, les délaissés, les bafoués deviennent en elle les privilégiés et les enrichis du nouveau Royaume. Le Bonne Nouvelle adressée aux pauvres, l'espérance rendue possible à ceux qui en étaient privés, voilà le signe que le Messie est vraiment présent parmi nous, voilà la preuve que le temps du salut est maintenant arrivé pour tous.

2. L'espérance à l'épreuve de la mort-résurrection

L'évangile nous convainc par le message et les gestes de Jésus que l'espérance n'est donc pas un chemin de rêve ou d'utopie mais un long parcours de patience, d'endurance menée souvent dans les luttes, les contradictions, la souffrance et la mort. L'espérance de l'Ancien Testament s'était butée précisément au scandale de la souffrance et au mystère de la mort. Nous le savons, Jésus n'a déclaré forfait ni devant l'une ni devant l'autre. De nombreux récits de l'évangile, les récits de miracles en particulier, nous montrent toute l'attention et toute la compassion qu'il a accordées aux malades, aux exclus et aux souffrants. L'évangile pour autant n'est pas un code médical ou encore moins un antidote à tous les maux. Jésus n'a pu guérir et consoler tous les malheureux de tous les temps. Il a laissé une bonne place à la médecine même s'il faut reconnaître que l'espérance et la médecine mises ensemble n'ont pas encore réussi à nous rassurer complètement. La solution, il faut bien le dire, nous tourne vers

la Croix regardée dans une vision de foi. Avec Jésus, il y a une promesse de résurrection qui a échappé à ses disciples justement parce qu'elle doit passer par la Croix qui l'attend au terme de la Passion. Cela revient à répéter que le Christ a refusé l'espérance facile, l'espérance qu'on pourrait acheter avec la magie, le pouvoir humain et la monnaie habituelle. C'est tout le sens de la mort, nécessaire au grain de blé que l'on met en terre pour germer à nouveau et donner une récolte plus abondante (Jn 12,24).

Cette espérance que Jésus propose au bout du chemin de la croix a fini par le placer en contradiction avec son entourage. C'est-à-dire qu'il a dû montrer la fragilité et l'ambiguïté d'un monde changeant, réduit souvent aux réalisations et aux apparences extérieures. En cela, il s'est buté à l'incompréhension de sa propre famille qui a mal saisi sa mission, il a discuté fréquemment avec ses apôtres, il est entré en opposition ouverte avec les légistes et les prêtres, il a dénoncé les riches qui pensaient acheter le salut et finalement, il a déçu l'ensemble de son peuple parce qu'il a refusé de satisfaire ses ambitions politiques et il a été redouté du pouvoir romain qui l'a condamné comme un perturbateur.

Quand Jésus parlait du Royaume, il plaçait l'espérance dans une lumière nouvelle : il voulait ce Royaume comme un monde transformé par et dans l'être humain à partir d'une justice véritable, d'un amour ouvert à tous et d'une vérité retrouvée en Dieu plutôt que dans l'abondance de la Loi. Il a converti l'espérance en suggérant un monde à refaire même dans son visage extérieur mais à partir de ces trois réalités renouvelées : justice, amour et vérité.

Le Christ n'est pas mort d'une mort « *belle et tranquille* » comme Socrate annonçait la sienne avant de boire la ciguë. Non, Jésus n'était pas ce genre de philosophe qui s'amusait à fanfaronner avec la vie et la mort. Réagissant comme le commun des mortels, il a détesté et combattu la souffrance et au plus haut point, il a redouté la mort comme la grande ennemie de tout être vivant. Rappelons-nous l'épisode de Gethsémani où les évangélistes nous présentent un Jésus déchiré à l'approche de sa passion et « *tremblant d'effroi* » devant le sort qui l'attendait (Mc 14,32-42). On sait que c'est par amour pour nous et par fidélité qu'il s'abandonne à la volonté de son Père et qu'il s'engage sur le chemin de sa mort.

À ses tourments intérieurs viennent s'ajouter les souffrances morales que lui valent la trahison de l'un des siens, le reniement d'un autre, le rejet de la foule qui lui préfère Barrabas, les railleries au pied même de la croix et finalement le sentiment d'un abandon absolu au moment final de sa mort. Comme ultime soutien, on ne lui propose pas l'apaisement de la morphine ou de quelque tisane mais une éponge imbibée de vinaigre. Pour ce qui est des souffrances physiques, il n'y a pas lieu d'en remettre à la façon du film de Mel Gibson qui joue sur la gamme pathologique du cruel lynchage public d'un homme innocent. Plutôt, n'hésitons pas à dire encore et toujours que ce n'est pas la souffrance du Christ qui nous sauve et nous rassemble en Église mais l'éclatante démonstration d'amour qui nous ouvre le véritable sens de sa passion et de sa mort.

On a peine à imaginer, après la mort en croix et la mise au tombeau, le désarroi des apôtres et des disciples qui étaient, nous dit s. Marc, « *dans le deuil et les larmes* » (Mc 16,10). Croyant que l'histoire de ce Jésus de Nazareth était mal et définitivement finie, ils se retrouvent en petits groupes pour vivre leur deuil dans la clandestinité et échapper en même temps aux représailles des autorités. Les disciples d'Emmaüs, eux, circulent malgré tout et leurs confidences nous traduisent justement l'état d'esprit qui avait cours et la profondeur de ce deuil. Ils ont manifestement l'âme noire et discourent amèrement sur les événements. Il y a bien ces rumeurs du tombeau vide et des apparitions mais dans leur détresse et leurs doutes, ils constatent que les beaux espoirs politiques sont anéantis, que l'espérance s'est évanouie : « *Nous espérions, nous, que c'était lui qui délivrerait Israël; mais avec tout cela, voilà deux jours que ces choses se sont passées!* » (Lc 24,21).

On sait le reste de l'épisode où ils reconnaissent, après l'échange avec cet étrange pèlerin qui les a rejoints et la fraction du pain, qu'ils sont eux-mêmes en présence du Christ ressuscité. Ainsi, ce qui n'était au départ que rumeurs et nouvelles en apparence frivoles, devient la Bonne Nouvelle qui se transforme en cri de la victoire. De ce sursaut de la jeune espérance pascale, nous apprenons deux choses d'une importance encore capitale aujourd'hui :

- l'espérance peut naître au détour d'une rencontre inattendue, elle peut relancer la vie et l'action au creux des pires deuils et des pires détresses;
- nous les fidèles, nous ne devrions pas avoir peur des crises car, comme le dit si bien Timothy Radcliffe, « *l'Église est née en pleine crise de l'espérance. Nous n'avons rien à craindre, ce genre de crise est la spécialité de la maison, elle nous rajeunit. Et la crise que nous traversons aujourd'hui est toute petite. Observons ce que Jésus a fait à ce moment-là, car il nous a demandé de faire la même chose en mémoire de lui. C'est cette mémoire qui fait de nous un peuple animé d'une espérance. Nous vivons dans l'espace que son geste a ouvert à l'espérance* » (*Pourquoi donc être chrétien?* Paris, Cerf, 2005, pp. 27-28).

Il faut voir, surtout dans les Actes des apôtres et dans s. Paul, comment sous le souffle de la Pentecôte la jeune espérance chrétienne a fait naître, et bâtir l'Église. Dès le départ, elle a gagné du terrain malgré l'hostilité du pouvoir romain et les persécutions mais grâce au témoignage des martyrs jusqu'à s'élargir en trois siècles aux dimensions de l'Empire. Nous vivons de cette espérance encore aujourd'hui dans une Église qui ne peut grandir que sur le chemin du renouveau, poussée par l'Esprit vers l'avant et vers le meilleur.

3. L'espérance au-delà de la mort et du deuil dans nos vies

Jusqu'à une époque récente, l'espérance chrétienne était confortée par l'optimisme qui inspirait la société (Cf. T. Radcliffe, pp. 23-24). Il y avait cette conviction que l'avenir devait être meilleur, que l'amour et la paix pouvaient un jour triompher. Plus près de nous, rappelons-nous les espoirs des années '60 et '70 : nous étions « *au début d'un temps nouveau* » dans un monde qui se voulait harmonieux, musical, fleuri... Regardons maintenant la morosité ambiante : violence dans les villes, fléau de la drogue, peur des épidémies et des catastrophes naturelles, crainte d'un affrontement entre les civilisations et par-dessus tout la menace permanente du terrorisme en toute circonstance et en tout lieu. Autant de facteurs qui font que notre peur congénitale de la souffrance et de la mort s'est soudainement accrue.

Cela m'amène à deux questions : la situation ne serait-elle pas propice à réapprivoiser la mort? N'y a-t-il pas là un contexte favorable pour ranimer l'espérance chez nos fidèles? Bien entendu, il n'y a pas de réponses claires ou définitives à ces deux questions mais elles méritent au moins d'être posées. Pour la première question, je ne saurais faire mieux que de citer un long passage du regretté Fernand Dumont, sociologue et théologien, pour une approche sereine et chrétienne de la mort :

« Nos pères se sentaient plus que nous proches de leurs morts. D'aucuns se rappellent les prières en famille qui se terminaient par de longues invocations pour les défunts; on se souvient aussi, du moins c'était ainsi dans mon enfance, des prières à l'église et au cimetière, au début de novembre, pour le salut des défunts de la famille. Étaient-ce là pratiques de gens crédules? J'y vois plutôt le sentiment que le peuple des morts et celui des vivants sont déjà rassemblés et que cela suppose une certaine familiarité...

Pour la plupart des hommes et des femmes qui vieillissent, qu'ils croient ou non à l'immortalité, l'horizon de la mort invite à resserrer la portée des intentions de cette terre. La mort donne une frontière à une impatience qui se perdrait autrement dans l'illimité des devoirs et des espoirs, dans la vacance des options. À mesure que le vieillissement gagne sur l'avenir, qu'il nous prévient avec plus d'insistance de l'échéance de la mort, nos desseins se font plus précis...

Avant même qu'elle soit consommée, la mort se réfracte sur la vie de bien des manières : la souffrance, l'indéfini décalage de nos projets, la perte de ceux que nous aimons. Avant de mourir selon l'état civil, chacun de nous est hanté par des morts innombrables. Nos propres souffrances et la mort des autres nous forcent à chercher nous ne savons quel socle de la condition humaine. De cette profondeur, par-dessous les événements et les projets, surgit une communion avec le plus large destin des hommes, avec celui de cette planète, avec ce peuple innombrable des morts qu'elle porte en son flanc.

Immortel : un grand mot. Qu'est-ce qui est important? Mon corps, mes amours, mes pensées, mes ambitions, mes livres? Et pourquoi pas? Car j'y tiens tout autant qu'à cette terre où tombent les feuilles et où dorment les morts. En tout cas, quelque chose qui passe et demeure à la fois : qui se situe quelque part entre mon enfance abolie et la nostalgie que j'en ai; entre mes parents disparus et cette fidélité qui rend encore présente leur existence passée. Qu'est-ce qui survit au souvenir? Un magasin de vieilleries? Ou bien un lieu où sont convoqués ceux que nous avons connus, leurs rêves et leurs peines, même leurs ambitions qui n'ont pas eu d'avenir?

... L'immortalité, c'est moins passer à un autre monde qu'entrer plus avant dans une communion avec les êtres que j'aime, avec l'histoire, avec la nature (*Une foi partagée*. Montréal, Bellarmin 1996, pp. 205-207, passim).

Dumont nous fait voir que la mort nous interpelle à un niveau bien humain mais aussi à un niveau spirituel. Espérer chrétiennement, c'est partager déjà la vie de tous ces proches qui nous ont précédés et quittés. Mourir, c'est entrer dans la communion de ces saintes et de ces saints qui sont arrivés avant nous au bout de cet inexorable tapis roulant qui nous pousse d'un seul mouvement vers la vie et vers la fin de la vie.

Deuxième question soulevée plus haut : le contexte dans lequel nous vivons n'est-il pas favorable à un renouveau de l'espérance chrétienne? D'abord, il faut consentir à vivre dans les meilleures dispositions le niveau humain de la mort avec tous les sentiments complexes et parfois contradictoires qu'elle inspire. Cela veut dire que notre sympathie envers les gens endeuillés doit être affectueuse, sincère et empreinte de charité, autrement dit savoir se mettre à l'écoute de leurs peines et de leurs besoins du moment. Quand la détresse devient humainement insoutenable, il convient souvent de recommander le soutien de personnes ou de groupes qui disposent de compétence et de moyens qui peuvent aider à reconstruire une histoire de rechange après le départ d'un proche. Espérer dans ces circonstances, c'est croire qu'on peut recomposer un nouvel ordre dans sa vie avec l'aide et en présence de Dieu.

Parfois aussi, devant certaines morts tragiques, par suicide, par accident ou par des violences inacceptables, il faut éviter par-dessus tout de jeter des flammes sur la situation mais plutôt proposer une lumière qui éclaire et qui peut consoler. En somme, il s'agit de savoir rester humain dans l'expérience du deuil pour le rester dans la proposition de l'espérance. Cela ne va pas sans laisser place à la révolte ni même à la colère en acceptant, comme le dit saint Augustin, que la colère est un rejeton de l'espérance.

Au-delà du niveau humain de la mort, il y a donc le niveau spirituel où vient se loger l'espérance chrétienne. Après nous être convertis humainement à l'idée et au choc de la mort, notre vie de foi nous pousse, comme le dit saint Paul à « *espérer contre toute espérance* » (Rm 4,18). Et il ajoute un peu plus loin : « *Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. Et l'espérance ne déçoit point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné* » (Rm 5,2-5).

Paul nous dit ainsi que nous avons, comme disciples du Christ ressuscité, la mission et le pouvoir de devenir des passeurs de la vie à la mort et surtout de la mort à la résurrection. Nous vivons dans un monde où on se bat fort et à bon escient pour les causes de solidarité et de justice mais cela étant fait, nous avons aussi le devoir de proposer et de faire valoir les mérites de l'espérance chrétienne. Devant la mort en particulier, le même saint Paul nous rappelle sur un ton assez direct cette obligation de témoigner de notre espérance chrétienne : « *Nous ne voulons pas que vous soyez ignorants au sujet des morts : il ne faut pas que vous vous désoliez comme les autres, qui n'ont pas d'espérance. Puisque, nous le croyons, Jésus est mort puis est ressuscité, de même, ceux qui se sont endormis en Jésus, Dieu les amènera avec lui* » (1Th. 4,13-14).

Comme chrétiens, nous avons nos déceptions, nos frustrations contre certaines lenteurs mais soyons prêts aussi à reconnaître nos propres faiblesses et à espérer en même temps la lumière de l'évangile. Je dis souvent qu'il vaut mieux suivre le Christ avec un caillou dans son soulier que d'attendre bêtement qu'il nous pousse des ailes. Espérer en tout et malgré tout, avancer sur des chemins parfois difficiles, voilà la méthode pour arriver devant les épreuves du deuil et de la mort en gardant l'espérance.

Cela m'amène à conclure d'une seule phrase en empruntant la lumineuse formule de saint Pierre dans sa première lettre : « *Soyez toujours prêts à vous défendre devant quiconque et à rendre compte de l'espérance qui est en vous* » (1P 3,15).

Rodrigue Bélanger
9 juin 2007